

Essais québécois Commentaires

Number 6, Spring–Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20929ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1982). Review of [Essais québécois : commentaires]. *Nuit blanche*, (6), 16–19.



HISTOIRE DE LA GASPÉSIE
Jules Bélanger, Marc Desjardins, Yves Frenette, avec la collaboration de Pierre Dansereau
Boréal Express, 1981
29,95\$

On demeure pantois devant cette histoire générale de la Gaspésie. Plus de 800 pages, allant de la pré-histoire jusqu'à nos jours, agrémentées de 311 illustrations. Avant la parution de ce livre, la Gaspésie, culturellement fort différente de la vallée du Saint-Laurent, était en quelque sorte notre continent perdu. Les connaissances que nous avions se présentaient par bribes, par petits bouts. Aucun travail ne pouvait prétendre synthétiser l'histoire de cette

région du Québec. Maintenant, c'est fait. Par bonheur d'ailleurs, les auteurs ont pu consulter les recherches inédites d'André Lepage et de Roch Samson sur la pêche en Gaspésie au XIX^e siècle. Sans quoi l'ouvrage serait vite devenu périmé.

Impossible, bien sûr, de résumer ici en quelques mots le fruit de sept années de travail. On retient tout de même que le véritable développement démographique se produit durant les premières décennies du XIX^e siècle, qu'à venir jusqu'au XX^e siècle, l'isolement est «le grand mal à vaincre», que des villages entiers sont aux patates et à la morue à l'année. On compte même divers pays à l'intérieur de la Gaspésie. La côte de Gaspé, par

exemple, vit exclusivement de la pêche, alors que les riverains de la Baie-des-Chaleurs s'adonnent d'abord à l'agriculture et à la construction navale. Une omission importante: les falaises fossilifères de Miguasha, qui n'obtiennent que cinq lignes, alors que la Commission des biens culturels du Québec vient tout juste de demander l'inscription de ce site sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO. Le livre est là pour rester; on ne referra pas de sitôt pareille synthèse. Bien qu'inévitable, son prix de vente le rend cependant quasi inabordable.

Jean Provencher.



Structures mentales et sociales du cinéma québécois (1942-1953): UN CINÉMA ORPHELIN
Christiane Tremblay-Daviault
Québec/Amérique, 1981
18,25\$

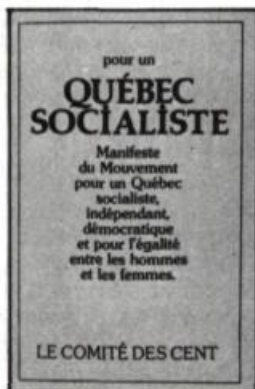
Le Gros Bill, La petite Aurore, l'enfant martyr, Séraphin, Tit-Coq, voilà quelques-uns des films que décortique Christiane Tremblay-Daviault dans son livre sur les premiers longs métrages de l'histoire du cinéma québécois. Par une analyse systématique des thèmes développés dans une vingtaine de films, produits entre 1942 et 1953, l'auteur démontre comment ceux-ci témoignent du difficile passage de la campagne à la ville, d'une société essentiellement rurale (et folklorisée) à une société industrialisée

(money society). Il semble que tous ces films aient été réalisés sous le signe de l'ambiguïté, un peuple dominé oscillant entre la conservation des valeurs du passé et la nécessité de «collaborer» avec le capital anglo-saxon et étranger pour survivre. Le transfert des valeurs traditionnelles à de nouvelles valeurs «urbaines» suscite des tensions idéologiques qu'on retrouve chez les personnages redondants de l'orphelin et du déraciné en quête d'identité. Dans la plupart des films étudiés, cette crise d'identité se résout en des dénouements insipides qui versent dans la fatalité et la passivité. Aussi Christiane Tremblay-Daviault décrit-elle ce cinéma comme moraliste, opportuniste, coupé des réalités sociales, «orphelin de lui-

même tout autant que de sa propre tradition».

Le livre, de manière générale, a le mérite de nous faire découvrir une période peu connue (et peu fouillée) de notre cinéma national. La démarche quelque peu académique donne toutefois lieu à un étalage de concepts et de structures qui servent mal la clarté de son propos. L'auteur a volontairement délaissé le côté anecdotique pour se concentrer sur le décryptage du contenu des films et cet aspect du livre est fort bien traité. Mais le témoignage des créateurs de ces films aurait peut-être permis de satisfaire davantage la curiosité du lecteur et de répondre à la question: «Pourquoi, à tel moment, y a-t-il eu tel cinéma?»

Marc Sévigny



Il y a quelques années, nos trois centrales syndicales projetaient d'écrire ensemble l'histoire du mouvement ouvrier au Québec. Finalement, seules la C.S.N. et la C.E.Q., qui avaient des velléités de rapprochement, ont pu s'entendre pour publier *150 ans de luttes syndicales*, une étude bien documentée faisant d'ailleurs une bonne place aux «unions internationales».

Il y a quelques mois, la C.S.N. célébrait son cinquantième anniversaire en publiant, entre autres, conjointement avec Boréal-Express, une *Histoire de la C.S.N.*

D'autre part paraissent, aux éditions Albert Saint-Martin, des *Éléments d'histoire de la F.T.Q.* qui racontent comment cette centrale, qui à vrai dire n'en est pas une, s'est rapprochée du Parti Québécois après avoir repoussé, en 1963, la création d'un Parti socialiste québécois (le PSQ qui a végété quelques années) prônant, à l'instigation de Michel Chartrand et de Jacques-Yvan Morin (il s'agit bien de qui vous savez) une «souveraineté-association» avant la lettre.

Dans ces trois histoires une question reste posée, celle de l'unité syndicale,

comme dans *Une brève histoire du syndicalisme ouvrier au Canada*, écrite en 1958 par le professeur Louis-Laurent Hardy, qui constatait que la fusion de la CTCC (l'ancêtre de la CSN) et du Congrès du Travail du Canada (le CTC, né de la fusion des grandes unions américaines) semblait avorter: «Au Canada, comme en d'autres pays, l'unité syndicale continuera d'être un idéal auquel les travailleurs ne renonceront pas, un idéal dont ils souhaitent toujours la réalisation...»

Que reste-t-il de cet idéal en 1982? Il vit sûrement encore chez les promoteurs du «Mouvement pour un Québec socialiste, indépendant, démocratique et pour l'égalité entre les hommes et les femmes» dont le *Manifeste* a connu un petit succès de librairie.

Mais deux ans d'intenses discussions et de négociations entre une centaine d'intellectuels — la plupart encore actifs dans le mouvement ouvrier, surtout à la CSN et à la CEQ — ont accouché d'un document bellement rédigé dont on ne voit pas comment il pourrait, un jour, soulever les masses.

Et si les Québécois étaient réfractaires à toute

idéologie, ce qui expliquerait leur survivance? C'est ce qu'affirmait en 1956 Pierre Elliott-Trudeau dans *La grève de l'amiante, une étape de la révolution industrielle au Québec*. Sans doute toujours convaincu de ce qu'il écrivait à l'époque — le peuple québécois n'a jamais épousé le nationalisme de notre pensée officielle avec ses postulats sociaux — Trudeau continue donc de prétendre qu'il est le seul — lui et autre Chrétien — à pouvoir vraiment parler en son nom.

Le seul chemin parcouru depuis 20 ans serait-il celui qui a conduit les penseurs de *Cité libre* de Montréal à Ottawa? On peut passer de l'un à l'autre de ces livres en demeurant dans un éternel présent.

Jacques Guay

Ouvrages cités:

La grève de l'amiante
Éd. Cité libre

Histoire de la CSN, 1921-1981
Jacques Rouillard
Boréal Express-CSN

Éléments d'histoire de la FTQ
François Cyr et Rémi Roy
Éditions Albert Saint-Martin

Breve histoire du syndicalisme ouvrier au Canada
Louis-Laurent Hardy
L'Hexagone, 1958

Pour un Québec socialiste
Le comité des cent



À lire aussi:

Histoire du syndicalisme au Canada et au Québec
Charles Lipton

Parti pris
(Pour en savoir plus long sur le syndicalisme canadien.)

Breve histoire du Québec
Jean Hamelin et Jean Provencher
Boréal Express

(Pour un survol bien rapide de notre histoire, ou le moins que devrait en lire tout bon Québécois.)

De la poêle à frire à la ligne de feu
Geneviève Auger et Raymonde Lamothe

(La vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre 39-45, ou comment Ottawa, ayant besoin des femmes, les «libérait» malgré l'élite nationalo-religieuse québécoise. Et aussi comment, durant la guerre, tout était recyclé. De quoi faire rêver les écologistes et alimenter une réflexion du ministère de l'Environnement. Un document explosif qui pose une question: l'effort de paix serait-il possible?)



**LES LILAS
FLEURISSENT À
VARSOVIE**
Alice Parizeau
Pierre Tisseyre, 1981

J'avoue que j'ai hésité avant de me décider à lire *Les lilas fleurissent à Varsovie*. Des critiques avaient écrit que l'auteure, Alice Parizeau, n'avait su choisir entre la thèse et le roman.

Et je me méfie encore plus des thèses que des romans. Il y a dix ou quinze ans je n'aurais retenu de l'ouvrage qu'une charge contre le socialisme des démocraties populaires. Au contraire cette oeuvre de

détresse, d'espoir sans cesse refoulé, cet hommage à un peuple occupé qui n'est pas sorti d'Ubu roi en ce pays qui n'existe pas, ce témoignage, en fait, m'a ému.

Alice Parizeau, née Poznavska a vécu, adolescente, l'insurrection de Varsovie en août 1944. Faire prisonnière par les Allemands, libérée par les troupes canadiennes, elle fut condamnée à mort par contumace comme tous ceux qui se sont rebellés contre les nazis à l'appel du gouvernement polonais en exil à Londres. Depuis l'amnistie de 1961, elle est retournée régulièrement en Pologne où elle

enseigne depuis une dizaine d'années la criminologie dans une université comme professeur-invité quelques mois par année.

Si, de ci de là, quelques passages un peu didactiques ralentissent le récit, *Les lilas fleurissent à Varsovie*, n'en demeure pas moins un document émouvant à l'instar de *l'Homme de marbre* et de *l'Homme de fer* de Wadja.

Jacques Guay



**L ANTHROPOLOGIE EN
L'ABSENCE DE
L'HOMME**

Fernand Dumont
PUF, Sociologie
d'Aujourd'hui
1981
18\$

La culture première est celle du sens commun et de la subjectivité. La culture seconde, celle du sens critique et de la connaissance rationnelle. Le professeur de philosophie — de géographie, de psychologie, etc. — vise à faire passer l'étudiant de la première à la seconde. Mais qu'est-ce qui légitime son entreprise? Son sens critique? Son appartenance à la culture seconde? Qu'est-ce qui l'autorise à dévaluer le monde du sens pour ensuite faire l'apologie du monde de la connaissance rationnelle et de la vérité?

Vous enseignez au Cégep. Vous êtes, disons, professeur de philosophie.

Ce pourrait tout aussi bien être de géographie ou de psychologie. Peu importe. Supposons donc que vous êtes professeur de philosophie.

Entre vous et votre étudiant, dès lors, il y a forcément une distance, celle qu'établit votre savoir philosophique, ou du moins une attitude philosophique que vous pratiquez vous-même tant bien que mal.

C'est en définitive sur la base de cette attitude acquise que se fonde votre enseignement. Vos contenus de cours et votre stratégie pédagogique reposent entièrement sur elle.

Votre étudiant est un être du sens commun et de la culture première, alors que vous êtes un être du sens critique et de la culture seconde. Comme professeur de philosophie, vous cherchez à rapprocher votre étudiant de vous. Vous lui indi-

quez les sinuosités du sens commun grâce à la linéarité du sens critique. Vous lui faites réaliser qu'il est préférable de ne pas trop s'en remettre à sa culture originelle, qui est bien fragile, et que le mieux est d'emménager progressivement dans la culture seconde, du moins dans la culture philosophique.

Or, qu'est-ce qui légitimes votre entreprise? Est-ce votre sens critique lui-même? Vous conduisez un être du monde incertain de la subjectivité à celui de l'objectivité: qu'est-ce qui vous autorise à dévaloriser le monde du sens pour ensuite faire l'apologie du monde de la connaissance rationnelle et de la vérité? Serait-ce la philosophie qui fonde la philosophie et lui donne son sens? Soutenir une telle opinion ne reviendrait-il pas à porter atteinte au sens commun lui-même?...

Cette interrogation, qui est le lot de tout professeur de philosophie, et, analogiquement, de tout pratiquant/enseignant des sciences de l'homme, nous en retrouvons l'écho élargi dans l'important essai de Fernand Dumont: *L'anthropologie en l'absence de l'homme*. Elle est placée au centre d'une problématique beaucoup plus étendue et plus profonde.

Dans cet essai, en effet, ce n'est pas seulement la signification et la légitimité de la philosophie qui sont questionnées, mais aussi et surtout celles de toute l'entreprise anthropologique. Par anthropologie, Dumont entend la philosophie, les sciences de l'homme et les idéologies considérées comme «prati-

ques proprement collectives de l'interprétation».

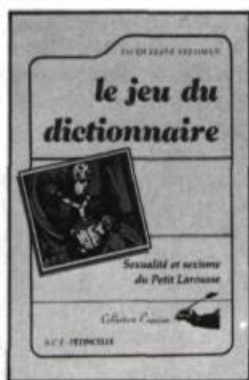
L'Occident a en quelque sorte inventé la dualité culture première-culture seconde, monde du sens et monde de la connaissance. *L'anthropologie en l'absence de l'homme* interroge non seulement le second pôle de cette dualité, mais la dualité elle-même ainsi que son émergence. Le propos du livre est donc typiquement occidental et ne manque surtout pas d'envergure. En fait, Dumont se trouve à «poursuivre l'examen des possibilités de la pensée anthropologique.»

Le lecteur qui voudra goûter la substance de cet essai devra avoir passablement assimilé la culture occidentale, en particulier les sciences de l'homme et

leurs débats récents. Cependant, rien n'interdit à l'universitaire de premier cycle de s'y engager: il y trouvera son compte en intuitions suggestives. Car la pensée de Dumont, informée et mûrie, s'exprime sans être savantasse et sans recourir à un lexique propre. Toutefois, elle est par moments elliptique: le lecteur n'a alors qu'à ralentir la cadence, et le voyage se poursuit sans mal.

Peu d'intellectuels d'ici produisent des oeuvres de cette envergure et de cette consistance. (Est-ce la raison pour laquelle aucun Québécois ne trouve place parmi les nombreuses citations?) À se mettre sous la dent au plus vite.

Martial Bouchard



**LE JEU DU
DICTIONNAIRE**
Jaqueline Feldman
Éd. L'Étincelle, coll.
Esquisse
1981

La première édition de ce qu'on appelle le *Larousse* parut le 29 juillet 1905. Pierre Larousse voulait en faire un instrument de travail pour le peuple, qui ne pouvait pas s'offrir le luxe de lire les encyclopédies. Un de ses premiers critiques disait: «C'est un livre essentiellement classique, qui peut être mis sans danger entre les mains des élèves des deux sexes.»

Presque un siècle plus tard, Jacqueline Feldman nous convie à un voyage

dans ce dictionnaire et montre de façon systématique (méthode structurale) comment ce qui est mis entre les mains des deux sexes n'est peut-être pas sans danger! En effet, ce voyage au pays des mots nous apprend que le sexisme à la vie dure et qu'il serait peut être temps de réviser notre manière de voir. Un livre bien fait et très intéressant tant par ses travaux que par sa méthode de travail.

Marc Chabot

Nouveautés

L'HERBIER QUÉBÉCOIS
Lacoursière
Québec Science éd.
ERREUR DE PARCOURS
L.B. Robitaille
Boréal Express
PATIENCE DANS L'AZUR
H. Reeves
Québec Science éd.
**LA TÉLÉVISION, UN MÉDIA
EN CRISE**
J.P. Lafrance
Québec-Amérique
PLUIES ACIDES
Howard et Perley
Québec-Amérique
**PLUS JAMAIS L'AMOUR
ÉTERNEL**
Marcelle Brisson
Nouvelle Optique